

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 40

Artikel: Il y a bien quelque chose à dire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il n'est plus de *mama* ; il faut une *maman* ;
 Il nous dira tantôt qu'il lui faut un *papan* ;
 Il hait le *baccron*, il veut une *baquette* ;
 Il rejette la noix qu'il rencontre *pillette* ;
 Son *grameau* lui déplaît ; la *cuisse* cependant
 D'une noix *écalée* allèche le *friand*.
 Autrefois s'il eût vu la passagère caille
 Mi-morte se tapir derrière une broussaille,
 Il eût dit au chien : bourr!... puis au *col* la tirant,
 L'eût mise toute chaude en son *carrier* sanglant ;
 Maintenant, éperdu de sa science altière,
 C'est en *colant* qu'il *tire*, et dans sa *carnatière*
 Dépose son gibier... Cet *Icare* nouveau
 Devrait bien dans les airs établir son tréteau,
 Avec compère *Hignou*, dont la presse fatale,
 Complice du docteur, consomme le scandale.
 ... Je pourrais, cher lecteur, amusant mon loisir,
 Encor quelques instants prolonger ton plaisir :
 Mais, donnant du répit à ma muse badine
 Sur cent autres propos, je *tire la courtine*.
 Ridendo dic...

D. DE TREY.

Souvenirs de manœuvres.

Dans un café, des soldats sont attablés. On leur a servi un vin rouge qu'ils ont payé assez cher et qui paraît avoir pas mal flirté avec la pierre à eau.

Les soldats ne sont pas contents, nature.

— Attendez-voï, dit l'un d'eux, laissez-me voi faire.

Il appelle le cabaretier. Celui-ci accourt :
 « Qu'y a-t-y ? »

— Ecoutez-voï, patron, fait le soldat, se penchant à son oreille, y vous faut vous méfier : je crois bien qu'y a un gaillard par chez vous qui vous met du vin dans votre eau !

*

Un dragon et un fantassin se rencontrent au cours de la manœuvre.

— Ah ! c'est toi, salut, Louis ! fait le fantassin au dragon. Alo, ç'a va-t-y sur ta bête ?

— Bien sû que ça va. Et ton sac, va-t-y, lui aussi, sur sa bête ?

PANTAGRUET

Vo rassoventi-vo dè ei Gargantua dont vo z'è z'u parla dein le teint ! Quand ei rudo coo l'eut l'adzo dè quatre ceint noïnainte et ein an, l'eut on bio bouébo qu'on l'ai desai Pantagruet. Sa fenna que s'appellév Badebec veniaï dáo paï d'Utopiè que se tràovè per delè la granta Gollie, dè coutè lè Amériques, ai z'enveron dáo Chili, io vo sédè que l'ai a on moué dè Suisses.

Lo bouébo l'irè tant gros que ma fai la pourra Badebec s'eïn est que vu d'na tota ruda et que n'a pas z'u moïan dè lo fèrè passa. Lè maïdzo l'aviont tant bregandaï et charcutaïe que la mère a veri lè gè à l'avi que lo bouébo châota frou.

Adon Gargantua fut rudo embètâ. Que faliaï-te fèrè, ditè mè vai ? Lè desai : « Me faute-te pllioraâ ; mè faute rirè ? Vaitse ma fenna morta, mè faut sondzi à l'eïnterrâ ». Ma ein mïmo temps vouaitivè dzevatâ son garçon tant bio et bin fotu que ceïn l'ai fasâi rudo plliési... Le peïnsvè : « Tè faut plliorâ, nia pas ! du moïment que t'a perdu ta fenna. Jamé dè la via te n'eïn vâo retraovâ n'a pariâ po fila la que-nolhie, cuisenâ, governâ lè bîtè, portâ ai caïon, netteïy lo curti, lavâ la buïa, brossatâ lè z'hailons, ceri lè sola, relavâ, rëcurâ, teni to ein oodre, et fèrè tot ceïn qu'on l'ai dëmandâvè, assebin la demeïndze que lè dzo su senanna.

Et l'appelâvè pè l'hotò : « Ha, Badebec, ma cherra, ma galèza rousa, mon pètit gatollion, nè vâo-tou pas reveni ? Quand bin t'avâi 'na lingua dâo diabe, ne fâ rein, et tè vu bin rechâïdre po quoquè teïmps !... Et adon Gargantua plliorâvè coumeïnt onna Madeleine. Mâ pas petou l'avâi saillâi son motchâo dè catsetta, que risâi coumeïnt on bossu, quand l'oëssaï son petiot : « Ha ! mon bio bouébo, que desâi, mon petit bedon, mon petit peton, que tî galé ! Et l'eïm-brassâvè, lo cajolâvè comme on fâ a n'on tsat.

Et lot benéso, l'èvessâi quoquè botolliès de St-Saph avoué lè z'amis.

Quand fallu allâ ao cemetiïro, l'avâi on verro din lo bonnet ; l'eïnvouïè lè sadze-fennès derrâ la bïre, et resta à l'hotò po garda lo bouébo ; ma plliorâvè tot parâi po la bouna façon...

Lo petiot, que n'étaï jamé repessu, bèvessai ti lè dzo dozè bedons dè laci, et medzivè onna pecheïnta eïmbottatïe dè papè ao grietzè. Vo paudè vo z'imaginâ se fu vito gros. L'avâi n'a focol dè la mètsance et nion ne poivè lo mâta quand l'irè grindzo.

On iadzo que l'avâi on einvè ao... vo sédè io vu derè — son père, po pouai lo maidzi, l'avâi ficelâ dein sa berce avoué on presson tot nâvo. Lo crapaud sè mè a dzevatâ, à sè veri, à sè recoquelhi po sè dëteïndrè tot don coup, qu'à la fin lo bet de son lli sè dëmantibulè et schïque bas. Adon, sein fèrè ni ion ni dou, Pantagruet, qu'avâi lè pï libro, se laivè et fo lo camp avoué sa berce derrâ lo dou ! Quand l'ont ceïn vu, l'ont dëliottâ et l'ai ont baillî à medzi po lo calma. Pantagruet n'a jamé volliu retournâ dein sa berce et d'on grand coup dè pï l'a éméluaïe à tsavon !

E. C. THOU.

Il y a bien quelque chose à dire. — Dans le cabinet du juge d'instruction :

— Vous êtes un malhonnête homme, vous êtes cause de la ruine d'un grand nombre de gens. Tous ceux qui ont affaire à vous, vous les mettez dedans.

— Vous aussi, monsieur le juge.

L'ART DE SE MARIER

UN des professeurs de l'Université de Florence, M. Mantegazza, fit jadis une série de leçons sur l'art de se marier. M. Mantegazza a parlé en moraliste aimable.

Il repousse le dicton vulgaire qui a fait tant de victimes : « Mariez-vous, si les conditions de fortune, de naissance et d'âge concordent ; l'amour viendra ensuite. »

Il trouve, avec raison, cette prétendue sagesse bourgeoise tout bonnement abominable, et il dit, au contraire : « L'amour avant tout ». C'est le fond de sa philosophie, et c'est la bonne. C'est la bonne, mais ce ne sont pas malheureusement le plus souvent ces idées qui président aux mariages modernes. Aussi aujourd'hui, à la façon dont on le comprend, le mariage, souvent, rend-il la loterie peut rendre riche.

Qu'est-ce que le mariage ? C'est, pour l'homme, dire à une femme : « Veux-tu me donner la main pour que nous fassions ensemble un peu d'avenir ? » Pour l'homme et la femme, l'idéal du mariage, c'est le mélange de la sympathie physique et de la sympathie intellectuelle.

M. Mantegazza recommande aux « candidats au mariage » de n'être point trop pressés dans leur choix. Le temps est la meilleure pierre de touche pour distinguer le caprice de la passion. Il s'agit de l'acte le plus grave de la vie : attendre avant de se décider ne fera qu'accroître la dignité du choix et que garantir l'avenir.

Le professeur de Florence exige de celui qu'il destine à être un mari parfait qu'il ait beaucoup vu et beaucoup voyagé. En asseyant son choix sur une plus large base, il a une chance beaucoup plus grande de bien choisir. Une femme qui sait avoir été préférée et choisie pour compagnie par qui a vu et connu bien des femmes a raison d'être orgueilleuse.

« Je ne sais, dit M. Mantegazza, si toutes les femmes partageront mon avis, mais les plus intelligentes dans la science d'amour seront certainement de mon côté, et moi, si j'étais femme, je tiendrais pour un mari idéal celui qui aurait voyagé dans les cinq parties du monde et qui aurait vu et admiré toutes les femmes de la terre... Si j'étais femme et si j'avais des doutes sur la profondeur d'une passion éveillée chez

un prétendant, je voudrais qu'il fit un voyage dans toute l'Europe : si, en revenant, il me trouvait encore digne de lui, je lui accorderais ma main, très certaine de la mettre dans celle d'un mari fort amoureux et très fidèle... »

Mais la fatale brièveté de la vie, l'impatience naturelle à tous les amoureux conspirent pour hâter le mariage et pour rendre difficiles ces épreuves.

La question de l'âge est assurément fort importante. Raisonnablement, l'homme doit être plus âgé de cinq ou dix ans que sa femme qui vieillit plus vite que lui. Mais, surtout, la règle fondamentale est celle-ci : l'harmonie et le bonheur naissent de l'accord d'instruments extrêmement divers, mais qui doivent sans cesse jouer à l'unisson. Dans le mariage, la plus petite dissonance est une blessure au cœur des deux créatures qui s'étaient donné la main pour vivre heureuses, et à la première blessure « succède une cicatrice qui, comme celle des vétérans, fait baromètre à la moindre oscillation de température... »

Certes, il y a des mariages heureux entre époux de nationalité différente. Mais ce point-là encore est un point délicat sur lequel il faut beaucoup réfléchir. La nationalité est la somme complexe d'une infinité d'éléments physiques, moraux et intellectuels. Etre d'un autre pays ne signifie pas seulement parler une autre langue, mais cela veut dire aussi que l'on aime, que l'on sent, que l'on hait, que l'on pense des choses différentes. « Nous sommes tous les fragments vivants de la longue histoire de nombreux siècles, et faire accorder, souder deux créatures nées sous des cieux différents, élevées dans des goûts différents, avec des idéals différents de religion, de moralité, de pratiques, de coutumes, est une chose possible, mais difficile et rare. »

Donc, quand un amour tout-puissant n'a pas broyé sous la furie de ses ondes tumultueuses tous les autres « considérants », le mariage entre étrangers risque d'être assez scabreux.

Une série particulièrement piquante des conférences de M. Mantegazza concerne l'étude des professions dans leurs rapports avec le bonheur conjugal. La profession, en effet, fait tellement partie de l'homme « qu'il ne peut la détacher de ses épaules sans arracher quelques lambeaux de peau, sans déchirer ses chairs ». On peut dire que le même homme, avec la même fortune, fera un mari différent, suivant le métier qu'il exercera.

Nous verrons samedi les conseils que donne, sur ce point, le savant professeur. Patience donc, les candidats à l'hymen.

Kursaal.— Des salles superbes. Un public de choix, se donne rendez-vous, chaque soir, à Bel-Air pour y rire à gorge déployée des mésaventures de Chignol-Rodin. En présence de l'affluence, la pièce sera donnée encore dimanche en matinée et en soirée. Ce seront irrévocablement les deux dernières. Au programme, avec l'opérette, deux belles séries de vues au Cinéma, et un théâtre de marionnettes excellent ; les Syriacs, une nouveauté ; puis une chanteuse, Rose Bengal. La matinée est terminée à 5 heures et la soirée à 11 heures.

*

Théâtre Lumen. — Depuis la reprise des spectacles, ce théâtre constate que sa clientèle augmente progressivement. Il ne faut pas s'en étonner, car les programmes sont composés de façon très éclectique, avec les dernières nouveautés parues.

Cette semaine le programme est particulièrement intéressant ; c'est un des plus beaux que le Lumen ait donné, car il comprend quelques films d'art fort remarquables.

*

Le Théâtre Lux a très brillamment effectué sa réouverture. Le programme de cette semaine, qui comprend deux parties bien distinctes, a plu énormément par sa grande variété. Petits et grands sont également intéressés par la beauté et la richesse des scènes, pathétiques, comiques, instructives, toutes inédites.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.